

ANDRZEJ PISOWICZ

ESQUISSE D'UNE GRAMMAIRE DU PARLER ARMÉNIEN DE PHARPI¹ (III-ème partie)

L'ADVERBE

Quant à la forme, l'adverbe souvent ne diffère pas de l'adjectif, p. ex. *lav* „bon“ et „bien“, *arakh* ($\leq$ class. *arag*) „rapide“, „rapidement“.

À partir des adjectifs on peut former des adverbes, au moyen de la reduplication, p. ex. *mandər-mandər* „menu“, „en petits morceaux“ de *mandər* „menu“.

Une grande partie d'adverbes ce sont des substantifs au point de vue formel (d'habitude accompagnés des pronoms); on les emploie en tant qu'adverbes. Différents cas peuvent être utilisés, p. ex. *əsor* $\leq$ *ays ōr* „aujourd'hui“, mot à mot „ce jour-ci“, *šud-vaniç* „depuis longtemps“ (ablatif de *šud* „tôt, de bonne heure“), *verčə* „enfin“, mot à mot „fin“.

Trois degrés de fonction démonstrative, caractérisés par les consonnes -s-, -d-, -n- se laissent observer aussi dans les adverbes, p. ex.:

əsde (*əsdi*) „ici“, littéralement „ce lieu-ci“, *əde* (*ədi*), *ənde* (*əndi*) „là(-bas)“ $\leq$ class. *ays teli*, *ayd teli*, *ayn teli*;
əsdian „d'ici“ — *ədian* — *əndian* „de là“;

¹ Cf. A. Pisowicz, *Phonétique du parler arménien du village Pharpi*, (en:) „Folia Orientalia“, tome 10 (1969), p. 65—89; *Esquisse d'une grammaire du parler arménien de Pharpi* (I-ère et II-ème partie) — „Folia Orientalia“, tome 12, p. 215—40; 13, p. 209—32.

(ə)sənç — (ə)dənç — (ə)nənç „ainsi, de cette façon“;
 əsɔdər — ədər — əndər „tant“;
 həres(ig) „voici“ — həred(ig) — həren(ig) „voilà“.

L'adverbe peut désigner: la manière (p. ex. əsənç „ainsi“); la quantité, p. ex. əsɔdər „tant“; le temps, p. ex. əsɔr „aujourd'hui“, ekhuç „demain“ (≤ class. ayguç, abl. plur. de ayg „aube“); le lieu, p. ex. əsde „ici“.

Les suffixes servant à la formation des adverbes ne sont pas nombreux. Voici les plus fréquents d'entre eux; -vari, -hana. La sphère d'emploi des adverbes est limitée par la tournure: génitif du substantif plus postposition pes „comme“, p. ex. hor pes „comme père, en père, paternellement“.

Certains adverbes subissent la comparaison. Pareillement aux adjectifs, leur degré comparatif ne diffère pas, au point de vue formel, du positif; l'objet, avec lequel compare-t-on un autre, est à l'ablatif, p. ex. es yeza lav a khašəm en yeziçə „ce boeuf tire mieux de celui-là“. On peut aussi employer la conjonction khañç the „que“, p. ex. es yeza aveli lav a ašxadəm khañç the en meğə „ce boeuf travaille mieux que l'autre“ (aveli — „plus“).

Le superlatif a lui aussi la forme du positif, à ceci près que l'objet auquel on compare un autre doit être accompagné par le pronom bolor ou say „tous“; en dehors de cela, il doit être à l'ablatif, p. ex. say aχčəgerançiç lav a yerkhəm „elle chante le mieux de toutes les filles“, mot à mot: „mieux que toutes (les autres)“.

Prépositions et postpositions

Les multiples fonctions des substantifs sont remplies — alors que celles-là manquent de terminaisons de cas spéciales — par les prépositions (plus rarement), et surtout par les postpositions.

A) Prépositions

Elles ne sont pas nombreuses. Régissent différents cas. On a ici:

arənç „sans“. Elle connote le génitif (datif pour les pronoms), p. ex. arənç řəri „sans eau“, arənç khez „sans toi“;

dəba (class. dēp i) „vers, à“. Se joint à l'accusatif, p. ex. dəba sarərə „vers les montagnes“.
 minčev || mənčəm „jusque, à, vers“. Avec l'accusatif, p. ex. minčev irigun „jusqu'au soir“.

B) Postpositions

Elles se placent après un mot déterminé et connotent différents cas. Aux postpositions peuvent s'associer les pronoms dans leurs formes suffixées; ils suivent alors celles-là.

a) avec le génitif s'unissent:

vəra „sur“ (≤ class. veray), p. ex. gedni vəra „sur terre“. Avec le pronom suffixé: vərəs „sur moi“ (ou im vəra), vəra-ner-əd „sur vous“. Il y a aussi des formes du: datif de la même postposition vərən ≤ vərən dont la signification est identique, instrumental vərən „le long (par) la surface“, p. ex. gedni vərən „par terre“, „à fleur du sol“, et de l'ablatif vəriç „de (dessus) la surface“.

tag „sous“ (≤ class. tak „le bas“), p. ex. cari tak „sous l'arbre“. Le même sens a le datif tagin. L'instr. tagov veut dire „par dessous“, l'ablat. tagiç — „de dessous“.

koxxə „à côté“ (class. kol-kh „les côtés“), p. ex. dərən koxxə „près de la porte“.

kuşdə „près, chez, à“, p. ex. im kuşdə „chez moi“ ou „à moi“. Dat. kəşdin „à côté, près, chez“, instr. kəşdov „à côté de“ (rend le mouvement), p. ex. ançav cari kəşdov „il a passé près de l'arbre“. Abl. kəşdiç „de, depuis“.

khovə remplit les mêmes fonctions que kuşdə.

arəç || arəçin „devant, avant“ (dans le sens spatial), p. ex. thakhavori arəç „devant le roi“. Instr. arčev „par devant, devant“ (mouvement), p. ex. ançav tan arčev „il a passé devant la maison“.

ayakhə „devant“ (l'espace seulement).

yennuçə „derrière, par derrière“ (≤ class. et || yet „derrière, après“) khaməğə || khaməgiçə „de derrière, derrière de, en arrière“.

meç(ə) „en, dans“ (≤ class. mēř). Sa signification est identique à celle du locatif, on l'emploie en effet après les substantifs qui ne forment pas de locatif. Souvent au sens figuré, p. ex. səkhi meç „en tristesse“.

mič'in „parmi, entre“ (dat. de *mēj*), p. ex. *hayeri mič'in* „parmi les Arméniens“.

mič'ic „d'entre, de parmi, de dedans“, p. ex. *deranc mič'ic* „d'entre eux“, *thapheri mič'ic* „de parmi les broussailles“.

meč'dey „entre, en“ (*mēj* + *tey* ≤ class. *tehi* „lieu“), p. ex. *ergu t'neri meč'dey* „entre deux maisons“. Dans le même sens: *meč'deyin*.

mič'oc „durant, pendant que, lors de“ (gén. class. plur. de *mēj*), avec le gén. de l'infin., p. ex. *χosalu mič'oc* „lors de l'entretien“.

vaxdā „durant, pendant que, lors de“ (de l'arabe *waqt* „temps“).

hed „avec“ (le sociatif) ≤ class. *het* „après, avec“, p. ex. *hed-ad* „avec toi“.

tey „au lieu de“ (≤ class. *tehi* „lieu“).

masin „de, sur, à propos de“, p. ex. *hor masin* „du père, sur le père“.

b) s'associent au datif:

hama(r) || *hamar* „pour“ (≤ class. *i hamar* „pour“), p. ex. *khez hama* „pour toi“. Le substantif est au génitif.

pes „comme“ (≤ class. *pēs*), p. ex. *k'ragi pes* „comme le feu“, *khe(z) pes* „comme toi“. Ensemble avec le datif le l'infinifit elle signifie „lors de, aussitôt que“, p. ex. *galun pes* „lors de son arrivée, aussitôt qu'il est arrivé“.

c) s'associent à l'ablatif:

arač „avant“ (dans le sens temporel), p. ex. *injanic arač* „avant moi, plus tôt que moi“.

yede, yed, hedo „après“ (class. *et* || *yet, yetoy*), p. ex. *mi taruč yede* „après une année“. L'infinifit précédant ces postpositions témoigne le plus souvent de ce que c'est une expression empruntée à d'autres dialectes (avec la désinence *-ē-n*), p. ex. *lavanal-en yedā* „après la guérison“. Il se peut bien que c'est une influence de l'idiome littéraire ouest-arménien ou du dialecte de Muš.

Les postpositions ci-haut mentionnées peuvent aussi être précédées par le nominatif, p. ex. *mi khani or yede* „après quelques jours“.

baci „sauf, à l'exception“ (≤ class. *bač i*) p. ex. *mezanic bacī* „sauf nous“.

La conjonction

Conjonctions de coordination:

copulatives: *u*, enclitiques: *-el, -el... -el, the... the* (aussi... que), p. ex. *hern u mers* „le père et la mère“, *hern egav, mern-el* „le père est venu, la mère aussi“.

disjonctives: *hama* „mais“ (turc *ama* de l'arabe *ammā*), *isg* „et“, „tandis que“, *menag* „seulement, pour peu que“, *bali, balkhi* „mais, pour peu que“ (≤ pers. moderne *bal-ke*).

alternatives: *ham ... ham* „ou ... ou“ (pers. mod. *ham ... ham*), *ya ... ya* (pers. mod. *yā ... yā* „aussi ... que, ou ... ou), *kam* „ou“, *voč ... voč-el* „ni ... ni“.

Conjonctions de subordination:

Les propositions complément d'objet sont introduites par les conjonctions: *vor, the* (avec l'indicatif). Des propositions relatives peuvent commencer par la conjonction *vor*.

Les conjonctions *yeph-or* „quand“ (≤ class. *erb + or*), *minč'ev* (avec le subjonctif), *vor* (avec l'indicatif) sont propres aux propositions temporelles.

Voici les conjonctions introduisant des propositions causales: *khani vor, khani*; finales: *vor* (avec le subjonctif); concessives: *theguz, thakhile the*; conditionnelles: *yethe* (avec le subjonctif), *vor* (avec le subjonctif).

L'interjection

Pour attirer l'attention de quelqu'un on a recours à l'interjection *ay* ou bien *to!* La stupéfaction se traduit par *vay!*, le dégoût par *thu!* D'autres: *valla! aχ! aman!* (douleur). Des explétifs: *eli? ikhā?* avec l'intonation interrogative.

FORMATION DES MOTS

(Précis)

Le moyen principal de la formation des mots dans les dialectes arméniens est l'emploi des suffixes. Voici les plus importants suffixes vivants:

Suffixes servant à former les substantifs:

- thun* — pour les substantifs abstraits, p. ex. *yarib* „pèlerin“ (arabe *garīb*), *yarəbathun* „pèlerinage, émigration, exil“.
- ci* — pour les personnes. Il désigne l'origine, p. ex. *Pharbi* : *Pharbeci* „originaire ou habitant de Pharpi“, *geγ* — „village“, *geγci* „paysan“.
- oy* — nomen agentis. Ce sont, à vrai dire, des participes du présent substantivisés, p. ex. *caχoy* „vendant, vendeur“.
- anoc* — nomen loci, p. ex. *vočxaranoc* „bergerie“ de *vočxar* „brebis“, *tasə phəthanoc* „récipient de dix pouds“ (mesure de poids russe — 16,38 kg).
- oc* — pour mots onomatopéiques, p. ex. *thəpharthoc* „froissement“.
- ig* — pour les diminutifs, p. ex. *hayrig* „papa“. Dans le même but on emploie aussi l'enclitique -*jan* (≤ pers. mod. *žān* „âme“, dans la même fonction) que se joint même aux substantifs au pluriel, p. ex. *təyekh jan!* „chéris garçons, garçonnets!“.

Suffixes des adjectifs:

- gan* — p. ex. *oregan* „quotidien, -nement“ (du class. ≤ -*kan*), *paravagan* „appartenant à une vieille“ de *parav* „vieille“.
- vor* — p. ex. *handavor* „agriculteur“, de *hand* „champ, terre“ (adj. substantivisé), *anəmavor* „prénommé“, „ayant le prénom“, de *anəmə* — „prénom“.
- od* — p. ex. *keγdod* „sale“.
- ləvig* — dénote l'idée d'être comblé, rempli de quelque chose, p. ex. *arinləvig* „sanguin, congestionné, gonflé de sang“.
- eyen* — p. ex. *coveyen* „maritime“, *luseyen* „clair, lumineux“.

Suffixes des verbes:

- an* — pour les verbes intransitifs dénotant l'idée de devenir (inchoatifs) p. ex. *jahel* „jeune“, *jahelənal* „rajeunir“. Ces verbes appartiennent à la conjugaison en -*a*-. Dans l'aoriste, ils font passer -*an*- à -*ac*- et se conjuguent avec les terminaisons de l'ancien moyen, p. ex. 1-ère pers. sg. aor. *jahela-ca*.
- ad*-, -*od*- pour les verbes itératifs, p. ex. *kədril* „tailler“, *kədr-ad-il* „hacher“.

Suffixes formant les adverbes:

- vari*, p. ex. *marthavari* „humainement“.
- hana*, p. ex. *khəserhana* „à l'aube, de grand matin“.

La manière fréquente de former les adverbes et les adjectifs est la reduplication, p. ex. *gund* „sphère“, *gund-gund* „sphéroidal, rond“, *mandər* „menu“, *mandər-mandər* „en très petits morceaux, très menu“. Les adjectifs à reduplication traduisent d'habitude un degré élevé d'une propriété, p. ex. *me-menj* „très grand“ (≤ class. *mec* „grand“).

On observe souvent le passage d'un mot à une autre catégorie sans que la forme de celui-là ait été changée (transposition). Or, les adjectifs, les substantifs en cas oblique, les participes et même les formes personnelles du verbe sont susceptibles de devenir substantifs. Cela se rapporte même à des propositions entières, p. ex. *menas barov* (proposition qui signifie mot à mot „reste avec le bien“) peut devenir substantif dont le sens est „adieu“, p. ex. *mənas barov en anəm* „ils se disent adieu, prennent congé“. De même l'ancien instrumental *barev* (de l'adjectif substantivisé *bari* „bon“) a le sens d'un nominatif „salut“ (pl. *barev-ner*).

Quelques exemples encore illustrant la transposition de substantif dans l'instrumental — *ararmənkhov*, littéralement: „avec le comportement“ a un sens adjectival: „comme il faut, assidu“, génitif de l'adverbe substantivisé *əsde(γ)* „ici“, sens adjectival „d'ici, du lieu, de céans“ — *əsdeyi*.

SUR LES PROBLÈMES DE LA SYNTAXE

Lors de la présentation de la morphologie du parler de Pharpi (les parties I et II de la présente esquisse) nous avons maintes fois eu l'occasion d'aborder des problèmes syntaxiques de celui-là (par exemple trois degrés de la fonction déictique des pronoms, emploi de l'accusatif et du datif des substantifs, emploi des temps, etc.), aussi vais-je me borner ici à mentionner quelques problèmes seulement, ceux notamment, qui ont l'aspect différent dans le dialecte d'Ararat et dans la langue littéraire est-arménienne.

Or, un des traits fort caractéristiques pour le dialecte en question est un manque d'accord fréquent entre le nombre du sujet et du prédicat. En effet, un substantif au singulier désignant la collectivité peut avoir un prédicat au pluriel, p. ex. *Յոյօւրիժա ժիւեցին* „le peuple s'est adressé“, mot à mot: „le peuple se sont adressés“. On observe néanmoins un phénomène inverse: le sujet au pluriel des substantifs inanimés (surtout désignant les parties du corps paires) peut être suivi d'un prédicat au singulier, p. ex. *աճցա՞ր իր յայտն* „les yeux devinrent aveugles“, littéralement: „les yeux devint aveugle“, *վոճա՞ր արմ* „les jambes ont accroché (sc. quelque chose)“, littéralement: „les jambes a accroché“. Un phénomène pareil se laisse observer en persan moderne, aussi est-il probable qu'il influença l'arménien à cet égard.

La même conjecture s'applique à l'emploi fréquent de numératifs dans le dialecte d'Ararat. Cela consiste en ce que l'adjectif numéral et le substantif sont d'habitude séparés par un numératif qui varie selon la catégorie de l'objet. Un numératif universel est *had* „pièce“, précédant aussi bien les substantifs animés qu'inanimés, les personnes aussi bien que les choses, etc., p. ex. *ergu had taya* „deux garçons“, mot à mot: „deux pièces garçon“, *hing had avil* „cinq balais“. Pour les matières friables on emploie *bur* „poignée“, *khisig* „bourse, sachet“, p. ex. *mi bur vosgi* „une poignée d'or“. D'autres: *ber* „charge, poids“, p. ex. *oxda ber kubar* „sept (mesures) de poix“, etc.

Quant au verbe, une attention spéciale doit être faite à l'emploi de particules négatives, différent de la langue littéraire (est-arménienne). En effet, on n'a qu'une seule négation dans le dialecte lorsque le sens de la proposition doit être négatif, p. ex. *voč mi ban em tehe* „je n'ai rien vu“, mot à mot: „j'ai vu rien“. Dans de pareils cas, l'idiome littéraire est-arménien fait usage de deux négations, p. ex. *voč mi ban č-em tesel*, ce qui est sans doute l'influence du russe.

Le verbe *unenal* „avoir“ a une syntaxe particulière: notamment le sujet logique (propriétaire) qui accompagne celui-là est d'habitude au datif, p. ex. *thakhavorin unenam a mi had axčig* „le roi a une fille“, mot à mot: „au roi il a une fille“.

L'ordre des mots dans la phrase est assez libre, vu le caractère synthétique de la langue. L'ordre normal d'une proposition à pré-

dicat verbal est: sujet + prédicat + complément direct, p. ex. *tayen siram a morə* — „le fils aime la mère“.

Si l'on veut insister sur une partie de la proposition, on place celle-là en avant: les termes du prédicat verbal prennent alors l'ordre inverse: d'abord la copule, ensuite vient le participe (si le verbe est au temps composé), p. ex. *khez en nayem amenkha* „c'est toi que tout le monde regarde“. Les mêmes règles sont valables pour les phrases complexes.

Dans une proposition à prédicat nominal l'attribut précède la copule, p. ex. *es axčigə sirun a* „cette fille est jolie“.

Une construction surtout mérite une attention spéciale. Elle consiste notamment en ce qu'on dégage une partie du sujet logique (qui d'ailleurs appartient à celui-ci au point de vue de la logique) et qui représente le sujet; elle prend le pronom possessif suffixé (article), constituant une liaison entre elle et le sujet logique (nominativus pendens), et assume la fonction du sujet grammatical. Les deux sujets sont au nominatif, p. ex. *axčigə yudumə kodərvəl a* „les forces ont délaissé la fille“, littéralement: „la fille, sa force s'est épuisée“, *ed martha, šad a sirdə mis uzəm* „cet homme est très affamé de la viande“, mot à mot: „cet homme, son cœur désire ardemment de la viande“. Ici aussi, semble-t-il, on a affaire à l'influence du persan moderne, en particulier des constructions du type (*man*) *del-am mi-xāhad* „mon cœur veut“, c'est-à-dire: je veux.

S'il s'agit de propositions subordonnées, il vaut la peine de mentionner les différences dans l'emploi des conjonctions *vor* et *the*. Elles équivalent toutes les deux à „que“ et servent à introduire les propositions complément d'objet. En effet, la première (*vor*) est employée dans les cas où le sujet parlant est absolument sur des faits ou événements contenus dans la proposition subordonnée respective qui les décrit, ayant été par exemple témoin oculaire de ceux-là. Exemple: *teha, vor mi marth er gali əndian* „j'ai vu un homme venir de ce côté-là“, *gidam, vor herəd gənač tun* „je sais que ton père est allé à la maison“. Si l'on raconte de ce qu'on ne connaît que par ouï-dire, on a recours à la conjonction *the*; la proposition subordonnée a alors, comme prédicat, le parfait auditif (et non l'aoriste que l'on emploie après *vor*) pour l'action passée, p. ex. *asəm en the mi marth a ege mer geyə* „on dit qu'un

homme est arrivé en notre village". Si la proposition subordonnée est relative, on peut y rencontrer aussi *the*, en tant que conjonction, p. ex. *yes lav gidam, the du vordian es ege* „je sais bien d'où tu es venu“.

La conjonction *the* peut aussi servir (dans le discours direct) à citer les paroles d'autrui, p. ex. *asəm a the yes k-etham* „j'irai, dit-il“.

La syntaxe des verbes „vouloir“ et „pouvoir“ a été discutée dans la 2-ème partie de la présente „Esquisse“ (cf. l'annotation 1). Ces verbes connotent le subjonctif (d'habitude sans *vor*); après un temps passé on a le plus souvent le prétérit du subjonctif, plus rarement — le présent, p. ex. *čə-karač ban aser* (plus rarement: *asi*) „il n'a pu rien dire“. C'est toujours sous l'influence du persan moderne que de telles constructions semblent s'être développées.

REMARQUES SUR LE VOCABULAIRE

L'écrasante majorité des mots constituant le fonds lexical du dialecte d'Ararat sont d'origine arménienne, indigène; ils sont en effet attestés déjà dans les monuments de la langue classique. Après la fin de la période classique y avaient afflué, pendant un certain temps, des emprunts à l'arabe (surtout au cours du VIII-ème et IX-ème siècles), tels *ḡayab* (réponse) ≤ ar. *ḡawāb*, *bad* (cane) ≤ *baṭṭ*, etc. Il est difficile d'établir des correspondances phonétiques pour ces emprunts, vu qu'ils peuvent venir d'autres dialectes ou qu'ils auraient plus tard pu subir des déformations sous l'influence d'une grande masse d'emprunts au turc comportant nombre de mots arabes qui avaient déjà été empruntés par l'arménien.

Le lexique des dialectes arméniens modernes avait toujours subi une très forte influence du turc. L'origine de celle-ci remonte en effet au XI-ème s., quand les Turcs Seldjouks avaient pour la première fois apparu sur les territoires arméniens. Les mots turcs continuaient de pénétrer en arménien jusqu'au XX-ème s.; leur nombre y est considérable encore qu'il soit difficile de l'évaluer d'une façon précise, vu que les matériaux dont on dispose à cet égard sont plutôt minces. Quoi qu'il en soit, le nombre d'emprunts

au turc dans le dialecte d'Ararat constitue au moins 20 pour cent de son lexique. La source de ces emprunts étaient les parlers d'Anatolie Orientale, qui diffèrent quelque peu du turc littéraire; il nous semble donc utile de présenter ici les correspondances phonétiques les plus importantes.

Eh bien, au *k* du turc littéraire, se trouvant parmi les voyelles postérieures, répond la spirante vélaire sonore *ɣ* des parlers est-anatoliens; c'est là la différence la plus frappante. On a donc dans les emprunts arméniens au turc *ɣ* au lieu de *k* turc (près de voyelles postérieures), p. ex. turc *kısrak* „jument“ — dial. d'Ararat *ɣəsray*, turc *koğak* „courageux“ — dial. d'Ararat *ɣoçay*. Parfois *k* ≥ *χ* (dans les groupes de consonnes), p. ex. turc *kalkan* „bouclier“ — dial. d'Ararat *ɣalχan*.

En dehors de cela, les sourdes *p*, *t*, *ç*, *k* turques et persanes prononcées avec une légère aspiration, sont rendues dans les dialectes arméniens, par des sourdes aspirées, p. ex. azerb. *küftə* (côtelette, pers. mod. *kūfte*) — dial. d'Ar. *khuftha*; turc. *çoban* (vacher) ≥ *čoban*; turc *pencere* (fenêtre) (≤ pers. mod. *panjare*) = dial. d'Ar. *phanjara*.

Aux consonnes sonores turques répondent aussi les sonores, p. ex. *birden* — dial. d'Ararat *birdan* „tout à coup“; turc *ceb* — dial. d'Ararat *ḡeb* „poche“.

En ce qui concerne les voyelles, à *ö*, *ü* turques (voyelles antérieures, labialisées) répondent *o*, *u* avec la palatalisation de la consonne précédente (si celle-ci est occlusive dorsale), ou bien le groupe *-yo-*, *-yu-*, p. ex. turc. *kâhkül* „boucle“ — dial. d'Ar. *kha-khul* (persan mod. *kākol*).

Les parlers est-anatoliens distinguent entre *a* antérieur et *a* postérieur (*ä*, *a*), ce qui répond à *e*, *a* du turc littéraire. Dans le dialecte d'Ararat ces deux phonèmes ont donné un *a* moyen, p. ex. turc *pencere* (dial. est-anat. *pänjürä*), dial. d'Ar. *phanjara* „fenêtre“, turc *cemal* — dial. d'Ar. *ḡamal* „aspect, extérieur“.

La voyelle postérieure non labialisée fermée (écrite *i* en turc), est rendue par *ə* dans le dialecte d'Ararat, p. ex. *kısrak* „jument“ ≥ dial. d'Ar. *ɣəsray*.

Les autres voyelles ne subissent pas de transformations.

Les emprunts au persan moderne sont passés au dialecte d'Ararat le plus souvent par l'intermédiaire du turc; il y en a quand

même qui n'existent pas en celui-ci, p. ex. *xejrath* „aumône“ = pers. mod. *xejrāt*.

Le XX-ème siècle voit se multiplier les emprunts au russe. D'abord c'étaient des mots désignant les choses d'usage quotidien, p. ex. *thalerkha* „assiette“ ≤ russe *tařetka*, *bořkha* ≤ russe *bořka* „tonneau“, *pheč* „le poêle“ ≤ russe *peč*. Ces emprunts se diversifient de plus en plus à présent; on y rencontre en effet des mots abstraits aussi, p. ex. *daverya anil* „se fier“ ≤ russe *dořeriye* „confiance“.

En ce qui concerne la phonétique des emprunts au russe, il est à noter que les occlusives sourdes russes étaient d'abord rendues à l'aide des sourdes aspirées indigènes, p. ex. *peč* „le poêle“ = *pheč*, russe *mořeta* ≥ *maneth* (rouble), *žarith anil* „fire, griller“ = russe *žariř*; maintenant, sous l'influence de la langue littéraire, on s'y sert plutôt des sourdes non aspirées (fortes), p. ex. *kořeyka* = *kapekh* (*kopek* littéraire).

Les consonnes palatalisées russes sont prononcées dures, p. ex. *pheč*, *maneth*, etc.

La source de ces emprunts est le russe parlé, leur base — la forme phonétique des mots russes. On le voit clairement d'après les voyelles (*o* inaccentué prononcé comme *a*, cf. exemples ci-haut). La place de l'accent dans les emprunts au russe en témoigne aussi; en effet, celui-là ne change guère, cf. *daverya* „confiance“ ≤ russe *dořeriye*.

En outre, des mots littéraires se frayent de plus en plus souvent le passage dans les parlers du dialecte d'Ararat, ce qui est dû à l'expansion de la langue littéraire (est-arménienne) et au développement de l'instruction publique. Partant, on peut en général dire que l'influence de l'idiome littéraire sur les parlers arméniens contemporains croît toujours; il refoule ceux-ci tout court.

ANDRZEJ ZABORSKI

TEACHING THE LANGUAGE OF THE BIBLE

Semitic studies have lost regular contact with modern linguistics a long time ago. In effect, in spite of occasional breaks made by a rather limited number of linguists, there is a considerable stagnation¹ not only in the general descriptive studies but also in the realm of comparative historical studies. The old methodology is reapplied without any serious innovations in both. The old-fashioned „philological“ approach is predominant in the majority of cases. Of course philology² is a necessary prelude for any linguistic

¹ Akkadian is exceptionally well described thanks to E. Reiner (her *Linguistic Analysis of Akkadian*, The Hague 1966, is essentially distributional but with some elements of early transformational-generative theory) and to I. Gelb (his *Sequential Reconstruction of Proto-Akkadian*, Chicago 1969, is also essentially a distributional synchronic study). Distributional „item and arrangement“ analysis is, however, already outdated in general linguistics since approximately 10—15 years. The pessimistic opinion expressed by H. Birkeland, *Semitic and Structural Linguistics*, in: *For Roman Jakobson*, The Hague 1956, pp. 44—51, is still valid. As far as BH is concerned the important studies by Z. Harris, G. Schramm, J. Cantineau and other scholars are widely ignored. Kuryłowicz' great works on comparative-historical problems of Semitic languages are simply not understood by most Semitists since the gap is too wide. Methalinguistic (e.g. terminological) differences provide the greatest obstacle preventing Semitists from learning the new general linguistic theories and methods which grow in number.

² I mean the study of texts, i.e. their deciphering, establishing and commenting upon which ends in a critical edition. J. Barr, *The Ancient Semitic Languages — the Conflict Between Philology and Linguistics*, TPS, 1968, p. 37, follows the older English usage and equates philology not only with the study of texts but also with historical and com-